

“Sa tendresse a droit de murmurer de votre long séjour loin d'elle.

“Allez la retrouver, partez. Lorsque le temps du bonheur sera arrivé, je vous rappellerai et nous ne nous quitterons plus. Recevez ici mon serment de n'accorder qu'à vous la main de mon enfant.

—Et moi, m'écriai-je avec exaltation et entraîné par un mouvement passionné, je jure de ne jamais chérir qu'elle, de lui être fidèle comme si déjà j'avais reçu sa foi; je le jure par vous, par ma mère, par l'ombre réverée de mon père!

Pendant que je parlais ainsi, le marquis avait les yeux levés vers le ciel, sa noble figure rayonnait d'un enthousiasme divin, puis abaissant ses mains vénérables sur mon front incliné, il s'écria :

“Je reçois vos serments, et je vous bénis comme fils, comme l'époux de ma Thérèse, comme le soutien et le consolateur de ma vieillesse.”

III

Peu de jours après ce solennel et irrévocable engagement, j'étais à N., près de ma mère. Pauvre mère! avec quelle vive tendresse elle reçut cet ingrat qui revenait à regret et dont le cœur renfermait tant d'espoir et tant de souvenirs qu'elle ignorait.

Mille questions me furent adressées sur mon séjour au château du Préau.

Je parlai du marquis avec admiration et reconnaissance. Je racontai ses soins touchants, la vie sérieuse et douce à la fois que j'avais menée près de lui, mais au moment de nommer Thérèse et de tout confier à la meilleure des mères, un sentiment inexplicable et plus fort que ma raison, retint mon secret sur mes lèvres. Je voulus, d'abord, attendre quelques jours avant de faire l'aveu que j'avais décidé sans retour et par ma seule volonté de tout mon avenir; puis, reculant chaque matin devant cette importante confiance, je finis par cacher au fond de mon cœur mon espoir et mon amour.

Oh! combien je regrettai d'abord la vie solitaire que je venais de quitter!

Pendant les premiers moments de mon retour à N., j'eus à subir d'interminables visites, des phrases sans cesse répétées, enfin tout ce fatigant intérêt dont vous accablâtes à la fois une société de gens oisifs, pour laquelle un jeune officier en semestre est un être aussi curieux à interroger qu'un voyageur revenant des Grandes-Indes.

Lorsque j'eus satisfait aux exigences de la ville entière, je me restreignis avec joie au petit nombre de vrais amis qui formaient la société intime de ma mère. Mon absence de N. ayant duré près de deux ans, de grands changements avaient eu lieu dans presque toutes les familles, mais je n'eus heureusement à regretter aucun des êtres qui m'inspiraient un intérêt véritable. Ma mère me prévint, au contraire, dès mon arrivée, que son cercle choisi s'était augmenté en mon absence d'une amie qu'elle chérissait dès son enfance, et qu'un mariage lointain avait expatrié pendant près de vingt années. Devenue veuve, Mme de Valville (c'était le nom de cette amie) était revenue habiter sa ville natale avec sa fille Noémie.

A la manière dont ma mère me parla de toutes deux, à la vivacité de l'affection qu'elle leur portait, je m'imaginai qu'elle avait formé là, pour moi, un de ces projets maternels qui ne doivent jamais s'accomplir, et ce fut avec autant de mauvaise grâce que d'humeur que je consentis enfin à l'accompagner chez Mme de Valville.

J'y fus reçus avec une bonté si vraie et une franchise si amicale, que je rougis bien vite de la froideur et de la contrainte avec laquelle j'étais entré.

Mme de Valville était simple et affectueuse comme ma mère; auprès d'elle se tenait une jeune fille dont les blonds cheveux, la douce pâleur et les regards pleins d'une bienveillante sérénité faisaient la principale beauté.

On parla d'abord de l'accident qui m'avait retenu si longtemps loin de N. Je répétai pour la centième fois tous les détails de ma chute et les progrès de ma guérison; Mme de Valville me plaignit sans affectation, et causa avec moi sans gêne. Le fils de l'amie de sa mère n'était pas un étranger pour elle, et d'ailleurs elle était complètement exempte de cette sauvagerie d'emprunt qui ôte à tant de jeunes filles leur grâce et leur naturel.

Le son de sa voix était touchant et son sourire attirait la confiance.

On respirait un calme si pur dans ce paisible intérieur que j'y retournai souvent. Je découvrais chaque fois en Noémie une qualité nouvelle et j'éprouvai bientôt pour cette aimable jeune fille une affection toute fraternelle qui ne détournait point mes pensées de la céleste Thérèse.

Noémie, à son tour, me montrait une amitié de sœur; elle éprouvait une joie naïve à mon arrivée; je corrigeais ses dessins et je recevais d'elle, en échange, des conseils pour la musique et le chant. A la suite de ces douces leçons, une causerie intime s'établissait entre sa mère, elle et moi, et les heures coulaient rapides.

Peu à peu, dans mes rêves, je confondis Thérèse et Noémie, sans qu'aucun danger ne me parût résulter pour mon bonheur de cette double affection qui me faisait éprouver des effets si différents.

Au lieu de ce trouble et de cette inquiète agitation que l'image seule de l'une m'avait inspirés, je ne ressentais auprès de l'autre qu'une tranquille amitié: c'était un sentiment pur et calme qui charmait ma vie et auquel je me laissais entraîner aveuglément. La voix de Noémie

n'excitait point d'émotion dans mon âme, mais je sentais qu'elle en eût apaisé toutes les douleurs et tous les orages.

A la suite des événements singuliers que j'avais éprouvés au château du Préau, cette intimité et cette naïve confiance d'une jeune fille qui me considérait comme un frère, portait en moi un repos et un bien-être délicieux. Des contradictions bizarres auraient cependant dû déjà m'éclairer sur le danger d'une semblable amitié; mais loin de chercher à sonder mon propre cœur, je fuyais toute réflexion comme une ennemie.

Heureux et calme chez Mme de Valville qui ne recevait intimement que ma mère et moi, je souffrais aussitôt que Noémie paraissait dans le monde, et attirait les regards et les hommages. Une sorte de mécontentement jaloux s'emparait alors de moi; il me semblait que seul j'avais le droit de la louer, puisque seul je connaissais toute sa belle âme.

COMTE DE LA THÉOLÈ.

(La fin au prochain numéro.)

REVUE DE LA SEMAINE

ORIENT

Enfin, les Russes ont franchi le Danube. Plusieurs régiments de l'aile gauche de l'armée du grand-duc Nicolas ont réussi à opérer un débarquement sur la rive droite du fleuve, le 24 juin. Ils ne paraissent pas avoir rencontré beaucoup de résistance.

D'après le télégraphe, les Turcs ont été pris à l'improviste, bien qu'ils fussent menacés de cette invasion depuis près de trois mois. Ils ont abandonné quelques postes de la côte à l'arrivée des Russes. Quoi qu'il en soit, le fait est là. La Bulgarie est envahie, et elle va devenir le principal théâtre de la guerre, si les envahisseurs peuvent s'établir dans les positions qu'ils viennent de conquérir. Un point important à noter, néanmoins, c'est que les Russes ont pénétré sur la rive droite du Danube par la frontière turco-russe, et non par la Roumanie. Ils ont traversé le fleuve près de son embouchure, et sont passés directement de la Bessarabie à la Bulgarie. La Bulgarie, dans cette région, est un pays plat, et la véritable ligne de défense des Turcs, de ce côté, ne commence qu'à la ligne des monts Balkans. C'est ici que l'armée musulmane attend l'invasion. Cette ligne, qui n'a pu être franchie dans les guerres antérieures, est, dit-on, plus solidement fortifiée que jamais. En attendant, les Russes n'ont encore accompli aucun fait d'armes digne d'être signalé depuis leur traversée. Ils se sont mis à bombarder Rustchuk, mais cela de la rive gauche, de la côte roumaine, où se trouve l'aile droite de l'armée du czar. Les Turcs leur ont répondu en canonnant à outrance Guirgevo, sur la rive gauche. A Rustchuk, les pointeurs russes ont pris de préférence, pour points de mire de leurs coups, les hôpitaux et les églises. Plusieurs de ces édifices ont été incendiés par leurs soins, et nombre de malades ou de fugitifs affolés périrent sous les éclats d'obus ou dans les flammes. Il paraît que ce n'est pas la première fois que l'on a à signaler de pareils faits de la part des Russes. Le gouvernement turc a déjà dénoncé, à plusieurs reprises, des actes de barbarie qui auraient été accomplis par ces bons Cosaques dans des localités habitées par des musulmans ou des catholiques. Cela n'a rien d'étrange pour ceux qui connaissent la façon dont ces *croisés* d'un nouveau genre traitent, depuis un siècle, les catholiques polonais.

En Asie, les armes turques sont plus heureuses. Les soldats du grand-duc Michel sont battus sur toute la ligne. Ils ont dû lever le siège de Batoum et celui de Kars. En outre, les Turcs leur ont repris Bayazid, comme ils avaient déjà repris Ardahan. A Bayazid, Mouktar Pacha a fait 1,200 prisonniers. Il aurait remporté une éclatante victoire sur les envahisseurs, qui sont en pleine déroute pour le moment.

L'insurrection du Monténégro semble à la veille de finir. Les deux dernières semaines n'ont pas été heureuses pour les révoltés. Le prince Nikita est dans un désarroi complet. En dépit de la position presque inexpugnable de cette région montagneuse, l'armée turque a obtenu des succès marqués, et l'on s'attend à un dénouement prochain de la lutte de ce côté, bien que les Monténégrins aient déclaré qu'ils étaient résolus à résister jusqu'à la dernière extrémité.

Les puissances étrangères s'agitent. Le Cabinet anglais vient de répliquer, par une note sévère et menaçante, à la réponse faite par le gouvernement russe à la note de lord Derby. Les relations sont très-tendues entre les deux pays. L'Autriche prend aussi une attitude plus accentuée. Elle menace d'envahir la Bosnie.

Voici quelques-unes des principales dépêches :

Constantinople, 26.—Une dépêche d'Erzeroum dit que Mouktar Pacha a remporté une grande victoire et qu'il a fait prisonniers 1,000 Russes. On s'attend à une prochaine attaque des Russes contre Baroum. 1,000 Russes ont été pris à Bayazid.

Une dépêche spéciale de Delibaba confirme la nouvelle de la grande bataille du 22. On dit que des deux côtés on a reçu des renforts.

Les Russes ont retiré. Erzeroum, 28.—Grande bataille près de Zewin. Elle a duré toute la journée. Les Russes ont été mis en déroute et ont perdu 3,000 hommes. Les Turcs n'en ont perdu que 400.

Les Turcs avancent dans le Monténégro et

ont brûlé 1,500 maisons près de la rivière Moratscha.

Vienne, 28.—120 Russes ont été tués au bombardement de Guirgevo.

Constantinople 28.—Les Turcs se sont avancés dans le Monténégro jusqu'à la rivière Moratscha et ont brûlé dans cette région 1,540 maisons, mais ont épargné les églises et les monastères. Ils ont rencontré 5,000 Monténégrins et après un combat de six heures les ont défaits en leur tuant 1,500 hommes. Les pertes des Turcs ont été légères.

Au conseil des ministres, Sidif Pacha a promis d'enrôler 200,000 hommes de plus si on lui donne l'argent nécessaire. La Chambre des députés en est venue à une entente avec les ministres relativement au budget. La Chambre a adopté une résolution invitant le gouvernement à régler la question monténégrine sans s'occuper des menaces d'intervention de l'Europe.

Le bombardement de Rustchuk continue.

Une dépêche de Constantinople dit que la Turquie est disposée à conclure la paix avec le Monténégro, si ce pays désire la fin des hostilités.

Bucharest, 29.—Le grand-duc Nicolas, à la tête du 8ème corps d'armée, a traversé le Danube hier, près de Simniza, et a chassé les Turcs de leur position. Les troupes russes ont continué à franchir le fleuve hier, pendant toute la journée. Une dépêche officielle du camp russe dit que l'engagement se continue.

Toutes les troupes du général Zimmerman ont franchi le Danube, à Galatz.

Constantinople, 29.—On attend 16,000 carabines et 2,500,000 cartouches d'Egypte aujourd'hui.

Le *Vackil* annonce qu'un corps de cavalerie russe, composé de 1,500 hommes, qui voulait aller au secours de la garnison de Bayazid, a été battu par les Kurdes.

Galatz, 29.—Un combat se livre à Pyrgos, sur le Danube. Les Russes traversent le fleuve en grand nombre et attaquent les Turcs. La bataille a été sanglante.

FRANCE

A la suite du vote du Sénat approuvant la dissolution, le décret présidentiel ordonnant cette dissolution et annonçant de nouvelles élections, a été publié immédiatement. La Chambre a cessé, ainsi, d'exister. Les élections n'auront lieu qu'au mois d'octobre. L'agitation causée par la première nouvelle de cet événement, paraît un peu diminuée à Paris. Il s'agit maintenant, pour les deux partis, de se préparer à la lutte.

A. GÉLINAS.

CHOSSES ET AUTRES

On a découvert, en Egypte, une conspiration ourdie par des Européens pour faire sauter, au moyen de mines, les bords du canal de Suez, à son entrée, dans la Méditerranée.

* La fête de la Confédération a été célébrée lundi, le 2 juillet, au lieu de dimanche, le 1er, en vertu d'une proclamation spéciale du lieutenant-gouverneur de Québec.

Les cérémonies accoutumées ont eu lieu à Montréal.

Le 1er juillet était le dixième anniversaire de l'établissement de la Confédération. La première décennie du nouveau régime est terminée.

* Lord Dufferin est en villégiature depuis quelques semaines à Tadoussac, à l'embouchure du Saguenay. Son Excellence doit demeurer en cet endroit jusqu'au mois prochain.

Tadoussac est, de toutes nos places d'eau du bas du fleuve, la plus isolée et solitaire. Les touristes, pour la plupart, ne font qu'arrêter quelques instants à ce poste en se rendant au Saguenay. Il y a là cependant un vaste et riche hôtel, sur le modèle du *St. Lawrence Hall* de Cacouna, et où l'on trouve tout le luxe et le confort des établissements des grandes villes. C'est le rendez-vous de quelques familles opulentes du Sud des Etats-Unis et même de l'Europe.

Lord Dufferin, qui voulait avoir une maison de campagne dans une de nos places de bains, a choisi, en arrivant, cet endroit quelque peu désolé. Il s'est fait construire une villa sur le bord même de la plage, dans l'escarpement de la côte, à deux pas de la fameuse *chapelle*, qui est, comme on le sait, le temple le plus ancien du Canada. Cette résidence n'offre aucun caractère particulier. C'est une maison carrée à deux étages, bâtie en bois et peinte en blanc. L'année dernière, pendant l'absence de lord et lady Dufferin, alors en Europe, la villa était habitée par les enfants de Son Excellence, sous la direction d'un gouverneur et d'une gouvernante.

La dernière livraison de la *Revue de Montréal* contient une série d'articles remarquables.

Il y a surtout une étude de M. l'abbé Verreau sur les relations officielles du Canada avec le Saint-Siège, à l'occasion du voyage du Délégué apostolique. Ce sujet est traité par le savant abbé avec la profondeur et la science qu'on lui connaît. L'article est rempli de considérations frappantes et de réflexions d'une grande portée, qui dénotent un esprit hautement observateur, pour lequel la synthèse et l'analyse sont également familières. De pareils travaux font honneur

à notre littérature et à notre nationalité, et l'on ne peut s'empêcher de regretter que des esprits aussi élevés et aussi éclairés ne se mêlent pas plus activement et plus fréquemment au mouvement littéraire et politique de notre pays.

L'hon. M. Chauveau, que la *Revue* a enlevé à *L'Opinion Publique*, commence, dans le même numéro, une série de *Légendes Canadiennes* en vers, des plus intéressantes et attrayantes, et M. Benjamin Sulte publie une étude sur la *Constitution physique des Canadiens-Français*, pleine d'une verve toujours originale, et remplie de remarques et de renseignements précieux.

Le défaut d'espace nous empêche de publier un rapport détaillé de la fête nationale du 25 juin dernier, dont nous avons donné un compte-rendu précis dans notre dernier numéro. Nous ne pouvons nous empêcher de répéter, toutefois, que cette démonstration a été, de l'aveu de tous, parfaitement réussie. Le succès a été complet dans chaque partie de l'organisation, et le public a répondu avec enthousiasme et avec zèle aux efforts des organisateurs. La partie locale était, d'après un grand nombre, plus brillante qu'en 1874, où l'éclat de la manifestation provenait pour une large part du concours des Canadiens des Etats-Unis. Il est certain que la fête de 1877 laissera des souvenirs durables.

Le *Canadien* a publié récemment une étude remarquable de M. Ed. A. Barnard sur l'industrie du sucre de betteraves en Canada. Cette étude a fait le sujet d'une conférence, donnée par M. Barnard. Nous espérons pouvoir en donner une analyse dans un prochain numéro.

M. le curé Rousselot est arrivé à Montréal vendredi matin, de retour de son voyage en Europe. Il est revenu prendre possession de sa charge. La nouvelle de ce retour a été accueillie avec bonheur par tous les paroissiens de Notre-Dame, parmi lesquels le Rév. M. Rousselot jouit d'une popularité si méritée. Une députation de citoyens est allée à sa rencontre à la gare Bonaventure, vendredi. La santé du Révérend Monsieur est maintenant tout à fait satisfaisante. La première nouvelle que M. le curé de Notre-Dame a apprise, en arrivant, a été celle de l'odieuse incendie des Deux-Montagnes.

Les Zouaves Pontificaux Canadiens ont eu leur réunion annuelle dimanche, à Ottawa. Les Zouaves de Montréal sont partis d'ici samedi matin, en route pour la capitale. Nous donnerons quelques détails sur cette fête dans notre prochain numéro.

Une remarque qui a dû être faite par tous ceux qui ont visité l'exposition de la Société de Numismatique de Montréal, la semaine dernière :

Les livres et bouquins les plus anciens, exposés à la *Salle des Artisans*, sont tous catholiques. En effet, ils appartiennent à des éditions qui datent d'avant la Réforme. Caxton lui-même, dont on célébrait le nom, était catholique, comme Guttenberg. Tous les ouvrages publiés par l'inventeur et les fondateurs de l'imprimerie, avaient un caractère presque exclusivement religieux—c'est bien différent aujourd'hui—comme on a pu s'en convaincre par cette exposition, qui avait l'air d'une exposition religieuse et catholique, bien qu'organisée par des protestants. A. G.

L'IMPRIMERIE

La Société de Numismatique et d'Antiquités, de Montréal, a voulu profiter du quatrecentième anniversaire de l'introduction de l'imprimerie en Angleterre par William Caxton, pour faire, dans la *Salle des Artisans (Mechanics' Hall)*, rue Saint-Jacques, une exposition aussi rare qu'intéressante des premiers ouvrages d'imprimerie qu'il y ait eu de fait. Cette exposition s'est ouverte le 26 et s'est terminée le 29 juin. Outre deux livres imprimés il y a quatre cents ans par William Caxton lui-même, il y en avait aussi de Richard Pynson, de Wynkin, de Worde, d'Estgein, etc., etc. Le plus célèbre de tous, Guttenberg, était représenté par une bible qu'il imprima en 1455, appelée "Bible Mazurine," en l'honneur du fameux cardinal de ce nom. C'est le premier livre complet qu'il imprima.

On a exposé des exemplaires des premières éditions d'ouvrages concernant le Canada, tels que l'histoire du "Nova Francia" et Nouvelle France, remontant jusqu'aux voyages de Verrazani et de Jacques-Cartier, ainsi que de Champlain, des Pères Charlevoix, Hennepin, Lescarbot, etc. La Société a fait venir des ouvrages même des différentes villes des Etats-Unis, et la collection entière, qui comprend également des gravures, parchemins, médailles, est des plus intéressantes.

Le principal Dawson ouvrit la séance, mardi, par un discours aussi éloquent qu'érudite dans lequel il parla longuement des travaux de Caxton en Angleterre.

L'hon. P. J. O. Chauveau parla ensuite sur l'origine et le progrès de l'imprimerie en Europe. Son discours prouva à l'auditoire qu'il n'est pas seulement un orateur accompli, mais aussi un bibliophile et un archéologue distingué.

Il fut suivi par M. Thomas White, de la *Gazette*, qui sut, comme d'habitude, intéresser ses auditeurs en leur racontant l'histoire du journalisme en Europe et en Amérique.